

INTRODUCTION

SYNTHÈSE ET SYSTÈME

L'APPORT SCIENTIFIQUE DE L'ANTIQUITÉ

UN SYSTÈME PRÉSCIENTIFIQUE : L'ATOMISME

ARISTOTE ET L'ESPRIT ENCYCLOPÉDIQUE

M. BERR. — Mesdames, messieurs, notre Quinzième Semaine est ouverte, et j'ouvre la séance.

Je ne retarderai pas beaucoup le plaisir que nous nous promettons d'avoir en entendant M. Emile Bréhier; mais je veux faire une remarque préliminaire, qui aura son utilité pour toute la suite de nos séances, sur les mots *système* et *synthèse*.

J'ai recueilli sur le mot système des définitions très éclairantes. L'une est de mon ami Lalande; il définit le système : « Ensemble d'idées scientifiques ou philosophiques logiquement solidaires, mais en tant qu'on les considère dans leur cohérence plutôt que dans leur vérité. » Dans le Vocabulaire de Goblot, j'ai trouvé une définition analogue : « Conception cohérente, mais non vérifiée, ou même condamnée par l'expérience. » Une définition de Claude Bernard, citée par Lalande, est absolument semblable.

Et, pour terminer cette énumération, j'ai trouvé une définition curieuse de ce mot système chez Nietzsche, dans la préface de *La Volonté de puissance*, traduite par Mlle Bianquis. Nietzsche dit : « Un faiseur de système est un philosophe qui a interdit à son esprit de vivre, de pousser des rameaux puissants, comme un arbre, de s'étaler insatiablement, et qui n'a pas eu de cesse qu'il n'en eut tiré cette chose morte, cet objet de base, cette bêtise bien équarrie, un système. »

Il est évident que Nietzsche va très loin, et qu'il y a des systèmes qui sont de très belles choses, souvent même des choses très profondes. Mais, la différence entre le système et la synthèse, c'est que le système est un ensemble bien ordonné qui, quand il s'agit de philosophie, veut jeter de la lumière sur l'univers, sur le tout; cela peut être, je le répète, très beau, très intéressant, et cela peut contenir une part plus ou moins importante de vérité. Mais la synthèse, c'est autre chose, à savoir la réunion, l'union, d'un certain nombre de faits positifs, solidement établis. Et la Synthèse, S majuscule, telle que nous la concevons ici et tâchons de la réaliser, c'est précisément la réunion de toutes les vérités établies par l'ensemble des sciences, pour aboutir à une explication du Réel.

Dans une Revue allemande qui m'a été prêtée dernièrement par un ami, une Revue qui paraît dans la zone française, qui est publiée par l'Université de Tübingen, et qui s'appelle *Universitas*, j'ai trouvé l'analyse d'un livre de Planck, paru à Berlin en 1948. Je reviendrai probablement dans la suite sur tout un passage dans lequel ce grand savant parle de la synthèse, sans employer ce mot, en se servant d'un terme équivalent : *Universalwissenschaft*. Dans ce livre qui est un ensemble de communications faites à l'Académie de Berlin, il aboutit à des considérations que je vais vous lire.

« Tout maintenant, dit-il, réclame une conception du monde scientifique; mais une telle conception, pour être saine, ne doit pas être en l'air; elle doit être fondée sur des faits solides qui ne peuvent être acquis et assurés que par la recherche inductive. » Voilà bien l'opposition de la synthèse au système. La synthèse ne repose pas sur des « idées ». La synthèse ne comporte pas une part d'idées « en l'air ». Alors que le système, lui, si bien coordonné soit-il, peut contenir autre chose que des vérités positives, ou même contenir des contre-vérités.

Alors, ne vous étonnez pas — mais vous ne vous êtes pas étonnés, j'espère — en constatant que, dans notre programme, ne figure aucun de ces très grands esprits comme Spinoza par exemple. C'est que, bien que les philosophies même les plus systématiques, les plus métaphysiques, aient de plus en plus fait une part au progrès de la science, cependant ces philosophies ne sont autre chose que des systèmes. Leur beauté, souvent, consiste dans des vues pénétrantes mais *a priori*, en des variations sur le thème de l'être. La synthèse, elle, — je viens de vous le dire et je le répète — se fonde sur les connaissances acquises. Et ce que nous allons voir dans la série de nos

séances, ce sont les progrès, en même temps que progresse la science, de l'effort pour unifier, de la tendance à unifier les données positives.

Aujourd'hui même, mon ami M. Emile Bréhier, que je suis heureux de voir à mes côtés, qui est un fidèle et précieux ami du Centre, M. Emile Bréhier va nous montrer que le départ de l'idée-force de synthèse se trouve en Grèce, parce que c'est en Grèce, comme l'a établi dans une série de livres souvent admirables mon regretté ami Abel Rey, c'est en Grèce qu'est née la science véritable, la science telle que dans la suite on l'a comprise et cultivée.

En le remerciant d'être ici, avant de le remercier pour ce qu'il nous aura dit, je donne la parole à M. Bréhier.

M. BRÉHIER. — Mesdames et Messieurs, en lisant le plan que M. Berr a élaboré, j'ai été très frappé de l'heureuse idée qu'il a eue de mettre au début les noms de Démocrite et d'Aristote. Ce sont bien en effet les premiers qui aient tenté une synthèse telle qu'il l'entend, une synthèse qui ne fût pas un système. Et en même temps, ce premier essai nous fera voir — peut-être ne sera-ce pas inutile, même au point de vue dogmatique — certaines difficultés qui s'attachent aux essais de synthèse en général, et qui se sont attachées en particulier aux essais de synthèse de Démocrite et d'Aristote.

Une synthèse suppose nécessairement une multiplicité de choses à rassembler. Il faut une diversité de connaissances assez grande, pour que l'esprit ne puisse pas les saisir d'un coup, mais les saisisse peu à peu d'abord, et ensuite les voie d'ensemble. La synthèse est une « synopsis », une vue d'ensemble, qui doit être précédée d'une certaine diversité.

Cette condition s'est produite pour la première fois en Grèce.

Il ne faut pas oublier que les auteurs dont j'ai à vous parler aujourd'hui, Démocrite et Aristote, sont nés après une période déjà longue où la science positive s'était développée. Quand Aristote est mort en 323, il y avait déjà plus de deux siècles que les Grecs étaient habitués à la science positive.

Je rappelle en quelques mots, ce qu'était cette science, pour introduire mes auteurs. Les sciences positives, au sens rigoureux du terme, c'était d'abord la mathématique dont étaient inséparables l'astronomie et la musique; la mathématique était déjà arrivée très loin puisque la découverte des irrationnelles avait indiqué le terrain où la mathématique supérieure

devait se développer avec Archimède et ensuite aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles; c'était ensuite la médecine, j'entends la médecine hippocratique, la médecine clinique, qui partout remplaçait la médecine magique et employait des notions vraiment positives dans l'étude des maladies et d'une manière générale dans l'étude de l'être vivant. C'était enfin — il ne faut pas l'oublier — l'histoire, qui cherchait non pas une tradition qui pût justifier la réalité politique présente, mais qui s'employait à découvrir par simple curiosité la diversité des mœurs des peuples, comme les *Histoires* d'Hérodote par exemple. Hérodote est à citer pour le caractère positif de son histoire, car les découvertes faites de nos jours dans les pays dont il nous parle, ont souvent confirmé l'exactitude de ses renseignements.

Par conséquent, parmi les mathématiciens, les musiciens, les historiens, il s'agit d'esprits tout à fait positifs. De telle sorte que la synthèse était déjà faite pour ainsi dire en ce qui concerne chacune des sciences. C'est de la synthèse générale, c'est de l'ensemble, que j'ai à parler maintenant.

La vie de Démocrite, qui est né en 460 et mort, nous dit-on, âgé de cent ans, a coïncidé avec la vie de Socrate, en partie avec celle de Platon, et Aristote était déjà né depuis plus de vingt ans quand il est mort. Ce sont donc à peu près des contemporains.

Que savons-nous de Démocrite et de sa synthèse? Très peu de choses. Autant nous sommes renseignés sur Aristote, autant nous le sommes peu sur Démocrite.

Je vous citerai deux textes sur Démocrite. Le premier, c'est celui où Démocrite parle de lui-même et de sa curiosité universelle : il est peu de pays, dit-il, qu'il n'ait vus; il est peu d'hommes savants qu'il n'ait entendus. Il parcourait vraisemblablement le monde pour chercher partout des renseignements sur toutes espèces de choses, aussi bien sur les faits historiques et religieux que sur les faits physiques. C'était essentiellement un collectionneur de faits, un érudit.

Le second texte est un texte sur Démocrite emprunté au *VIII^e* livre de la *Physique* d'Aristote, au chapitre I. Dans ce texte, Aristote nous explique comment Démocrite entendait le principe suprême de la physique : pour lui, — et Aristote le lui reproche — c'est simplement : « ce qui se produit d'abord doit se reproduire ensuite »; ce qui veut dire que Démocrite cherchait avant tout des constantes, des espèces de lois.

Voilà donc deux traits qui s'associent chez lui : d'une part, l'érudit qui cherche la diversité et la variété, et d'autre part, le philosophe qui désire trouver la constance et l'uniformité des lois.

C'est tout ce que nous avons, à vrai dire, de précis sur la synthèse chez Démocrite.

Que savons-nous sur son système? Nous savons qu'il a édifié un système atomiste, c'est-à-dire un système dans lequel aucune des forces de nature plus ou moins magique, que l'on trouve dans les systèmes ioniens même les plus avancés, telles que la haine ou la discorde, n'est admise par lui; il n'existe que des grains de matière absolument solides, nageant dans le vide, formant ensemble des tourbillons; et c'est dans ces tourbillons que se forment les mondes, par le choc mécanique et sans la moindre force extérieure au monde.

Il y a donc ce système matérialiste, qui est à côté en quelque sorte de la science de Démocrite. Et ce que je me demande, pour parler des difficultés qui se rencontrent dans la notion de synthèse, c'est comment ce système, qui est le premier système matérialiste, se liait à l'érudition et à la connaissance de détail qu'il cherchait. Il y a entre les deux une vaste lacune, pour nous tout au moins, et que nous ne pouvons pas combler.

Il y a un dialogue apocryphe de Platon qui s'appelle *Les Rivaux*. D'après ce dialogue, c'est à Démocrite que songe Socrate quand il parle du πένταθλος, c'est-à-dire du sportif qui connaît les cinq sports, lutte, course, pugilat, lancement du disque, et saut. Socrate fait la critique de ce πένταθλος. Il dit : étant habile dans les cinq sports, il est évident qu'il sera le second; le premier à la course sera celui qui ne pratique que la course, et ainsi pour les autres sports : le πένταθλος ne sera que le second.

En somme, nous voyons ici Socrate critiquer l'esprit démocritéen, j'entends l'esprit d'érudition, qui consiste à apprendre beaucoup de choses et à ne pas s'en tenir à une seule. En réalité, nous dit Socrate, — je vous indique le sens de la fin du dialogue — en réalité, la philosophie n'a qu'une visée, et cette visée c'est la justice, c'est la science de la justice, c'est la connaissance de soi-même; telle est la seule visée, tel est le seul but, de la philosophie.

Nous voyons donc que le goût de l'érudition s'oppose à celui de la synthèse. C'est, pour ainsi dire, un postulat de

Socrate qu'un érudit, celui qui est πάντα πεπαιδευμένος comme dira Aristote, ne peut pas être un philosophe. Il se perd dans la multiplicité des choses, et il n'arrive pas à la philosophie.

Si cela est vrai, il s'ensuivrait que Démocrite n'a pas réussi dans sa synthèse, et que la synthèse elle-même, de l'avis de Platon, est une chose tout à fait impossible. Il faut choisir, il ne faut pas se perdre dans la multiplicité des choses.

Aristote nous est au contraire, lui, très connu. Vous connaissez le tableau de Raphaël : *l'École d'Athènes* : le vieux Platon avec sa longue barbe et le jeune Aristote à la gauche de Platon. Par rapport à Platon, Aristote est jeune, jeune par l'âge, mais surtout il est jeune par un certain goût des sciences positives, un goût des sciences naturelles qui certainement manquait à Platon.

Tout le monde connaît l'étendue des travaux d'Aristote. Aristote, loin de blâmer l'érudition, dit au contraire qu'elle est essentielle au philosophe. Son goût de l'érudition et de l'étude porte aussi bien sur les choses physiques et naturelles que sur les choses morales et politiques.

Parmi les sciences que j'ai citées, il en est une pourtant qui n'a pas son agrément : c'est la science mathématique; non point qu'il ne sache pas de mathématique, mais il n'a pas cherché à aller loin dans cette science. Il est même constant que, chaque fois qu'il trouve chez les mathématiciens de son temps des procédés neufs, par exemple, des procédés de quadrature qui se faisaient alors jour, nous le voyons les blâmer comme étant inexacts. Il ne va donc pas loin dans ce sens-là. C'est une chose qu'il faudra se rappeler pour juger son œuvre synthétique.

Dans la physique non plus, il ne va pas très loin. Sa physique est bourrée de toute sorte d'erreurs manifestes, et qui ont été des obstacles au développement de la science pendant des siècles.

Tout au contraire, lorsqu'on arrive à la réalité concrète, on voit alors le véritable Aristote. Celui qui est d'un intérêt prodigieux, c'est d'abord Aristote biologiste. Aristote biologiste a réuni un très grand nombre de faits. Il s'est intéressé à un aspect très important de la biologie, à la morphologie : il a été vraiment le maître des biologistes de l'avenir dans la morphologie.

Pour ce qui est de la politique, sa connaissance des constitutions politiques des cités est tout à fait remarquable. Nous connaissons sa *Constitution d'Athènes*, la seule monographie

de ce genre qui ait subsisté. Nous avons aussi sa *Politique* où il nous donne les lois des constitutions et les lois suivant lesquelles elles se sont succédées l'une à l'autre. Ce livre a été une des sources essentielles de la politique, non pas au Moyen Âge, mais des XVII^e et XVIII^e siècles, chez Montesquieu en particulier.

En morale, c'est aussi un observateur tout à fait étonnant. Nous avons depuis quelques jours le livre de Vl. Jankélévitch, la *Théorie des Vertus*, qui me paraît remarquable; je n'ai pas pu le lire jusqu'au bout, car il a huit cents pages très serrées; mais j'ai vu à quel point il s'inspirait souvent d'Aristote. Il y a dans l'éthique d'Aristote une théorie des vertus qui est tout à fait essentielle.

Je vous demande d'insister un peu sur ce point-là. Notre philosophie morale ne contient pas, depuis Kant surtout, une théorie des vertus. Elle contient une théorie des actions et une théorie des normes, mais il n'y a pas à vrai dire de théorie des vertus. Mais je remarque avec joie que l'on revient à ce thème de la vertu, si développé chez Aristote.

Il y a peut-être là tout un aspect de morale qui a été négligé, négligé pour des raisons extrêmement nombreuses que je ne vous dirai pas : cela m'entraînerait beaucoup trop loin; mais négligé pour des raisons très sérieuses et très profondes; il y a actuellement un retour vers la théorie des vertus d'Aristote.

Voilà donc un philosophe chez qui la réalité concrète est quelque chose de tout à fait essentiel. Il n'y a vraiment que cela pour lui. Il n'oriente pas du tout sa pensée dans le sens où s'orientait Platon, c'est-à-dire vers une physique mathématique (puisque la théorie de l'âme du monde de Platon n'est pas autre chose que la loi mathématique suivant laquelle le système des planètes et le système solaire existent, et les relations entre ces planètes). Chez Aristote, il n'y a rien de pareil : c'est la réalité physique qui lui importe. Pour Platon, ce qui importe dans le ciel, ce sont les mouvements des planètes et la rapidité de ces mouvements. Pour Aristote, ce qui importe, c'est de quoi sont faites les sphères qui supportent ces planètes; c'est la réalité physique.

Vous voyez, par conséquent, de quel côté devait se porter sa synthèse.

Quel est le genre de synthèse qu'il obtient avec ces données? Il obtient une synthèse qui s'applique surtout aux activités humaines. Il y a une activité humaine qui est pre-

mière pour Aristote, c'est l'activité rationnelle, l'activité qui se manifeste particulièrement dans le raisonnement et dans la discussion. C'est à cette activité rationnelle qu'il consacre ses premiers grands ouvrages, ses ouvrages logiques.

Il y a dans ce fait quelque chose qui demande explication. Voilà un homme qui est du côté des médecins, qui est un « Asclépiade » quand il s'agit d'étudier la réalité. Quand il s'agit d'en parler à ses élèves ou à ses auditeurs, cet Asclépiade devient un idéaliste qui cherche comment on pourra arriver à l'essence qui fait l'objet propre du concept. Le problème de la synthèse tel qu'il se pose chez Aristote est précisément celui-ci, et peut-être est-ce le problème de la synthèse en lui-même : comment concilier les données de fait, les réalités, avec une vue d'ensemble qui les comprend ? Car la vue d'ensemble ne peut pas être une pure et simple addition ; la vue d'ensemble doit les pénétrer, les hiérarchiser. Il ne faut pas simplement que chaque morceau soit vu en détail ; il faut encore savoir comment ces morceaux se réunissent. Aristote n'a trouvé ni dans la biologie, ni dans la politique, ni dans la morale, le moyen de les réunir ; il l'a trouvé ailleurs : dans cette activité humaine qu'est l'activité intellectuelle.

Qu'en est-il résulté ? C'est — j'espère vous le montrer — qu'il n'a pas résolu le problème de la synthèse. Il ne l'a pas résolu, et il l'a laissé pendant tout autant que Démocrite.

Je veux, pour être plus concret, vous le montrer par quelques exemples particuliers. La synthèse d'Aristote est idéaliste. Par synthèse idéaliste, j'entends une synthèse qui admet dans les choses une hiérarchie qui va du parfait au moins parfait, et affirme une continuité entre les différents termes de cette hiérarchie. C'est là, je crois, l'idée même de la synthèse aristotélicienne exprimée sous cette forme : hiérarchie et continuité. Quelque chose de parfait posé d'abord, et, dépendant de ce parfait, une série de termes moins parfaits où s'effacent peu à peu les caractères les plus parfaits ; ou, inversement, une série de termes de plus en plus parfaits jusqu'au parfait essentiel.

Cette idée de la synthèse est tout à fait importante, car c'est elle, je crois, qui va dominer, non pas la fin de l'antiquité, où Aristote est oublié et où il y a chez les stoïciens un effort de synthèse tout à fait autre, mais qui dominera le néo-platonisme et le Moyen Age tout entier.

Cette synthèse qui va du plus parfait au moins parfait

épaise-t-elle cependant ce qu'elle veut épaiser? Epaise-t-elle la réalité? Est-elle vraiment la synthèse de la réalité? Je ne le crois pas.

Nous voyons en effet qu'Aristote s'est posé des problèmes différents les uns des autres, où son idée réussit plus ou moins bien, et qu'il n'a pas résolu le problème en général.

Il s'est posé des problèmes différents : c'est d'abord, par exemple, le problème du règne animal. Dans l'histoire des animaux, vous trouvez un texte admirable, dans lequel il nous explique que l'homme étant considéré comme le terme parfait par rapport auquel se hiérarchisent tous les autres animaux, vous rencontrez dans les animaux des ressemblances avec l'homme; vous trouvez chez les uns de la sociabilité, chez les autres de la sauvagerie; chez les uns même des traces d'intelligence, chez d'autres au contraire moins d'intelligence. Et il y a, nous dit Aristote, continuité; si bien qu'on passe peu à peu — idée tout à fait importante — d'une forme à une autre. Au point qu'Aristote, dans cette espèce de conceptualisme, a affirmé avec une force incroyable la continuité du règne animal et sa hiérarchie, continuité ne pouvant avoir de sens que par rapport au terme parfait : il faut donc un point de direction quelconque vers lequel tendent peu à peu les caractères.

Cette continuité de l'animal à l'homme, Aristote nous dit qu'elle va même peut-être de l'inanimé à l'animé, quand il réalise qu'il y a des êtres dont on se demande s'ils sont animaux ou plantes : ce sont les zoophytes, comme on les a appelés un peu plus tard.

Voilà, par conséquent, un exemple de la synthèse aristotélicienne en biologie.

Voici un autre exemple qui est emprunté à sa théorie du monde, à sa cosmologie. Là aussi, nous trouvons une hiérarchie très nette. Le cosmos se divise en trois termes qui existent l'un par rapport à l'autre, et dont le précédent domine le suivant : un terme immobile qui est Dieu, ou la pensée de la pensée; un mouvement circulaire qui est le mouvement des sphères, et qui imite autant qu'il lui est possible par le retour sur lui-même l'immobilité de Dieu; et enfin un mouvement rectiligne vers le haut ou vers le bas, celui des quatre éléments, qui lui aussi essaye d'imiter le mouvement circulaire, puisque le mouvement alternatif des saisons imite en quelque manière le mouvement circulaire,

mais qui est sans cesse entravé par la qualité inférieure de sa matière.

Vous voyez que, dans ces trois parties de la synthèse cosmique, il y a union : le Dieu immobile n'est là que comme fin du mouvement circulaire, qui essaye de l'imiter, et le mouvement rectiligne essaye d'imiter le mouvement circulaire. C'est donc un système : ce n'est pas une synthèse positive.

Et pourtant, ce système qui n'est pas une synthèse contient une idée dont, je crois, vous pourrez difficilement vous passer dans la notion de synthèse : c'est cela au moins que je voudrais mettre en discussion ; c'est cette idée qu'il est impossible de concevoir une synthèse, quelle qu'elle soit, sans une conception analogue à la conception aristotélicienne, c'est-à-dire sans l'idée d'une série qui va du moins parfait au plus parfait, ou inversement du plus parfait au moins parfait. Il est impossible de concevoir une synthèse sans ordonner les termes ; il est impossible d'ordonner sans qu'il y ait un principe de cet ordre, et par conséquent une perfection. Ou du moins, je crois que c'est là une thèse à discuter. Une synthèse qui se contenterait de prendre les sciences telles qu'elles, sans idée extérieure à ces sciences, sans les ordonner d'une manière quelconque, n'y arriverait pas.

En tout cas, c'est ce qu'Aristote a essayé de faire en biologie, et cette idée a puissamment contribué à l'avenir de la biologie, puisque sans la notion de la continuité je crois que le transformisme ne serait jamais né. Si différentes d'ailleurs que soient les hypothèses transformistes de celles d'Aristote, celles-ci ont été la base, le point de départ de celles-là.

Par conséquent, je pense que cette idée est devenue une idée positive de synthèse biologique. Quant à la notion cosmologique, certes, je n'en dirai pas autant ! La cosmologie actuelle est aussi loin de là que possible. Elle suppose toute une physique qu'Aristote dédaignait complètement, une physique mathématique déjà présente chez Démocrite. Mais cette notion, en revanche, est une notion essentielle dans toute la métaphysique spiritualiste et reste, je crois, une notion tout à fait essentielle.

Voilà par conséquent deux cas. Je ne vois pas de synthèse véritable ; je vois des synthèses : la synthèse biologique, la synthèse cosmologique. Je verrais, si vous le voulez bien, une autre synthèse dans la morale telle que la conçoit Aristote.

Aristote a conçu qu'il y avait différents types moraux :

des types parfaits et d'autres moins parfaits. Le type parfait de la vie morale, c'est la vie contemplative, la vie du philosophe, la vie de celui qui cherche la vérité. Au-dessous de la vie contemplative est la vie pratique, qui est inférieure parce qu'elle a à faire à des réalités qui ne sont pas toujours les mêmes et qui, par conséquent, ne sont pas éternelles, et qui, pour cette raison, engendrent des changements dans l'esprit même. Cette vie pratique elle-même se développe d'une manière différente dans les différentes espèces de vertus.

L'idée d'ensemble, c'est en somme que la synthèse morale est une synthèse qui a ses caractères à part, et que les valeurs s'échelonnent à partir d'une valeur supérieure qui est la vie contemplative, ou, si vous voulez, la vie scientifique, au-dessous de laquelle se trouve la vie pratique et ses différents aspects.

Aristote n'a pas résolu la question. D'une part il est un érudit. Il sait tout, il a tout appris; d'autre part, il a une idée générale qui est de chercher à connaître le « quid » des choses, ce qu'est chaque chose. Mais dans cette recherche, il échoue et il avoue lui-même que l'homme ne peut connaître la quiddité. De sorte que cette synthèse qui aurait pu être une synthèse totale s'il avait atteint la quiddité, se dissipe en synthèses partielles dont chacune a sa valeur, mais qui nous laissent tout à fait dans l'incertitude sur ce qu'était le système général d'Aristote.

Heureuse incertitude, je crois! Les synthèses d'Aristote vont être à la base de toute la science médiévale, la gêner considérablement, mais par réaction contre elle va se produire la science positive.

J'en voudrais donner un exemple.

Voilà la question du mouvement de la terre. Le mouvement de la terre n'entre pas dans la synthèse aristotélicienne, il ne peut pas y entrer pour des raisons physiques, ces raisons concrètes qu'aimait Aristote. Etant donné, en effet, que la loi essentielle de l'élément terrestre est d'aller vers le centre, tout ce qui est terre tend à être immobile au centre. Donc, Aristote ne pouvait pas même concevoir que la terre fût mobile.

Voyez au contraire Platon : Platon est sur ce point infiniment plus près de la science moderne qu'Aristote. Il y a un célèbre texte du *Timée* qui a donné naissance à plusieurs interprétations, dans lequel il est dit que la terre s'enroule

autour du centre. « S'enroule », on ne sait pas exactement ce que cela veut dire; mais ce qui est intéressant, c'est que certains interprètes antiques, comme Plutarque par exemple, ont considéré que cet enroulement autour du centre voulait dire que la terre tournait sur elle-même. Ce n'est sans doute pas ce qu'il a voulu dire. Mais le fait qu'on ait pu lui attribuer cette opinion est remarquable : jamais on n'aurait pu appliquer cela à Aristote. Pourquoi? Parce qu'il était gêné par sa synthèse.

Je pense que la synthèse d'Aristote, qui a été considérée longtemps comme définitive, n'a pu rendre service que par le fait qu'on a ressenti cette gêne; vers le xiv^e siècle et même avant on a vu qu'il fallait se débarrasser de ces vues d'ensemble et revenir à l'analyse. Le progrès a été très certainement, non pas vers une synthèse, mais de la synthèse à une analyse nouvelle.

Et je pense — je ne sais pas : permettez-moi d'en discuter tout à l'heure — que c'est ce que nous trouvons constamment dans l'histoire de la science : des synthèses insuffisantes qui, par leur insuffisance même, permettent des progrès. Je ne crois pas qu'on puisse faire des progrès sans avoir été du côté de la synthèse, mais à condition de revenir ensuite vers l'analyse.

Je ne crois pas, en d'autres termes, à un progrès continu vers la synthèse, mais à une suite de progrès discontinus; ce qui fait, par exemple, que la synthèse physique de notre temps est très différente de la synthèse physique d'il y a cinquante ans, grâce justement à l'analyse nouvelle, à l'analyse de faits tout à fait nouveaux.

Et je me demande alors... — vous me permettez?

M. BERR. — Je vous en prie!

M. BRÉHIER. — ... Si la distinction entre synthèse et système est véritablement possible, étant donné qu'il ne peut pas y avoir de synthèse sans qu'il y ait système, et que toute synthèse, ou bien sera un simple rapprochement, de l'extérieur, de vérités qui évidemment peuvent être vraies et certaines, ou bien sera une unité véritable, et alors signifiera quelque chose d'autre que ces vérités particulières, signifiera quelque chose comme le système.

Les raisons que j'en donne sont tout à fait insuffisantes, je le reconnais, puisqu'elles sont empruntées à l'échec de la synthèse démocratéenne et aristotélicienne.

En concluant, je vous ferai remarquer simplement que ces

deux synthèses ouvrent la voie à deux types de synthèse très différents mais essentiels l'un et l'autre : d'une part, la synthèse matérialiste qui est celle de Démocrite et qui arrive à l'explication mécanique de tous les phénomènes de l'univers; et d'autre part, la synthèse idéaliste d'Aristote, qui est la synthèse à partir de la notion d'essences éternelles et toujours les mêmes, et qui aboutit à une conception de la science qui a régné pendant très longtemps.